ADRESSE
D'UN PRUSSIEN
A
UN ANGLAIS.

La *réponse* qu'on m'avoit promiſe de Londres, n'arrivant point à Paris, je perds patience ; je publie ma miſſive, que M. Burke appelle *un fort beau panégyrique de la révolution de France*. Les élections pour le nouveau parlement d'Angleterre ne permettent aucune diſtraction à l'honorable membre de l'ancien parlement. Le vice radical, l'inégale repréſentation aura lieu comme auparavant. La conſtitution Anglaiſe eſt incorrigible : quel malheur ! La conſtitution Françaiſe eſt perfectible : quel bonheur !

JEAN-BAPTISTE CLOOTS (1)

A

EDMOND BURKE,

SALUT:

JE profite du départ de M. Jaume, frère d'un honorable membre de notre auguste assemblée nationale, pour vous rappeller, monsieur, le bon accueil & l'amitié hospitalière

(1) Ce Jean-Baptiste est le même qui, avant son apparition à la barre de l'assemblée nationale, le 19 juin, s'appelloit *Monsieur le baron de Cloots du Val-de-Grace.* Je ne regrette ni mon titre, ni le nom de ma terre natale; mais il est fâcheux de reprendre son nom de baptême. Ah! si par une seconde ambassade, je pouvois faire abolir les fonds baptismaux! la raison & la nation y gagneroient infiniment.

La religion ramenée à sa simplicité primitive, épargneroit au peuple libre & éclairé de l'heureuse France, plus de cent millions annuellement. Tous les individus sauront lire, il y aura autant de bureaux de charité que

A 2

dont vous me comblâtes dans votre terre de

---

de municipalités, & les pères de famille seront les ministres du vrai Dieu & de la saine-morale. Plus de pasteurs mercenaires ni de fabriques ruineuses. Chaque maison tiendra lieu de temple ; & si le temps le permet, les places publiques, les plaines, les bosquets rassembleront la commune, le septième jour de la semaine, autour du plus vertueux paroissien, qui développera les maximes salutaires de la raison universelle. Comme la morale est de tous les temps & de tous les lieux, je conseillerois de ne faire aucun usage ni du Coran, ni de l'Evangile, ni du Zendavesta, sous prétexte de quelques bons préceptes clair-semés dans ces livres fameux. Les germes de discorde & de mysticité y sont trop répandus, pour ne pas inviter les amis de l'humanité à fermer hermétiquement toutes ces productions orientales, véritables boîtes de Pandore. Ces livres énigmatiques ont allumé trop de guerres, divisé trop de familles, enrichi trop de prêtres, appauvri trop de nations, pour ne pas les proscrire au tribunal du bon sens. Ne les arrachons pas des mains à personne ; mais que la voix sonore & impérative de la conviction, les fasse tomber dans l'oubli chez un bon peuple abusé, vexé dépouillé durant plusieurs siècles d'ignorance & de tyrannie. Rappellons-nous la réponse de ce vénérable Quaker, à qui Voltaire dit : *Vous n'avez donc pas de prêtres ?- Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien.* On sait qu'il n'y a pas en Europe & en Amérique, de

Beaconsfield, en 1784. Comme la philofophie ne mefure le temps que par la fucceffion des événemens, il y a cent années & plus que nous ne nous fommes vus. Nos converfations fouvent prolongées fort avant dans la nuit, avoient pour objet les plus grands intérêts de l'humanité. Vous étiez fort mécontent de votre chambre haute & des progrès effrayans de l'autorité royale. La peinture rembrunie que vous me fîtes de votre conftitution, & la vue de tous les abus qui en découlent, me rapatrièrent un peu avec *ma Baftille & mon le Noir.* Vos amis Fox, Shéridan, Powis, milord Inchiquin, le duc de Saint-John, &c. me tinrent le même langage. D'après ces données, je m'attendois

paroiffes mieux réglées & plus édifiantes que celles de ces hommes primitifs, de ces fages moraliftes qui fe paffent de prêtres & de facremens. Ce font là des mortel. vraiment indépendans! Et nous oferons vanter notre liberté, quand nous avons & l'ame & le cœur, & l'efprit affervis à des prêtres? Je ne connois pas d'ariftocratie plus odieufe, & dont les conféquences foient auffi abfurdes, auffi funeftes. Français, fi cent millions de livres tournois & cent millions de bonnes raifons ne vous touchent point, gardez votre culte & votre facerdoce.

à trouver en M. Burke un des plus ardens apologistes de l'admirable révolution qui place la France au-dessus de toutes les nations du monde. Egalité, sûreté, liberté civile & religieuse; point de sénat, point de test, point de noblesse (1),

(1) Article envoyé à la *Chronique*, vers la fin du mois de mai dernier.

» Conservons pour le roi toute la vénération imaginable; mais la chose publique exige de faire rentrer les princes du sang dans la masse commune. Les prétentions honorifiques de la hiérarchie nobiliaire renaîtroient de leurs cendres, si vous accordiez des distinctions aux collatéraux du pouvoir exécutif. Ou tous les principes du *contrat social* sont faux, ou il ne sauroit y avoir qu'un prince, qu'un gouvernement, qu'un souverain. Je demanderai donc au frère du roi, de quel droit il fait courir des estaffiers devant sa voiture, pour écarter d'un ton impérieux les carrosses du public & des particuliers? En attendant une réponse satisfaisante, j'ai donné ordre à mon cocher de ne faire aucune attention à ces réminiscences féodales. Quoi! parce que des précautions sages nous empêchent d'avoir des rois électifs, il faudra joindre aux inconvéniens d'un trône héréditaire, les abus d'une caste privilégiée? Les parens des gens en place, & du roi, & du maire, & depuis le dernier officier municipal jusqu'au président de l'assemblée nationale, ne sont que de simples citoyens ».

point de clergé, point de religion dominante. Toute la nation ſera repréſentée convenablement; tous les individus marcheront en paix ſous la ſauve-garde d'une bonne police & d'une excellente maréchauſſée. Nos rois ne profiteront pas de la zizanie de trois ordres ou de deux chambres diviſées ; leur influence ſur l'ordre judiciaire ſera nulle. La conſtitution Anglaiſe eſt ſi foible dans ſes fondemens & ſi lourde dans ſes étages ſupérieurs, que vous avez tout à redouter dans une maiſon qui porte à faux. Et la crainte de vos lords, de vos évêques, de vos juges, de vos rois, ne vous permet pas d'oppoſer des forces ſuffiſantes au brigandage des grands chemins & des grandes villes. Cette poſition eſt d'autant plus précaire, que vous avez à lutter contre les droits naturels du peuple & contre les machinations des grands. Mais en France le peuple n'eſt pas redoutable, puiſque nous ſommes le *peuple* nous-mêmes : & toute la vigilance nationale eſt dirigée uniquement contre l'aſtuce du pouvoir exécutif. Votre conſtitution reſſemble à ces égliſes gothiques dont les piliers & les murailles ſont ſurchargés de mauvaiſes ſtatues de princes, de magiſtrats, de prélats, de ſeigneurs

qui menacent de tomber ſur la tête des fidèles. On vous a montré, dans la cathédrale de Paris, ce vilain coloſſe de ſaint-Chriſtophe ; les rois reſſemblent aſſez à cette énorme ſculpture, qui n'eſt qu'un vain épouvantail ſur ſon piédeſtal ; mais ſi ce coloſſe étoit ſuſpendu à la voûte, ne friſſonneriez-vous pas ? ne diriez-vous pas que l'édifice va s'écrouler ? Eh bien, monſieur, nous avons mis St-Chriſtophe en lieu de ſûreté, & tous les magots qui peſoient ſur nos têtes, ſont briſés. Nous ne voulons plus d'architecture gothique, & nos modernes architectes, rivaux de Rome & de la Grèce, ont élevé à la liberté un temple dont la ſublime ordonnance & les belles proportions tranſportent d'admiration les plus fins connoiſſeurs.

Des fourbes, en vous préſentant cette ſingulière carte géographique d'où la France a diſparu, ont étrangement abuſé de votre crédulité. Pour moi qui ſuis en France, ſans avoir l'honneur d'être Français, je vois tout différemment ; car en fixant les yeux ſur une mappe-monde, il me ſemble que tous les autres pays ont diſparu, & je n'apperçois que la France dont la ſplendeur éclipſe le reſte de l'univers.

On vous avoit annoncé un déchirement gé-

néral. Nos quatre-vingt-trois départemens n'étoient qu'un aſſemblage monſtrueux d'autant d'états fédératifs indépendans ; l'anarchie la plus complette, le ſchiſme le plus ſous-diviſé & le plus incurable devoit, ſelon nos prophêtes de malheurs, couvrir la Gaule de cadavres, anéantir la nation & dérober au genre humain le plus impoſant des chefs-d'œuvre du génie de l'homme. Non, jamais crainte ſemblable n'a troublé mon eſprit. La ſituation de cette charmante contrée entre deux mers & deux chaînes de montagnes, la direction de ſes fleuves, de ſes rivières, de ſes canaux, forment un enſemble indiviſible, un tout homogène, dont les intérêts de commerce & la conſervation commune ne ſauroient provoquer que l'union la plus intime de toutes ſes parties. Ni la capitale, ni aucune ſection du royaume ne peut conſentir au démembrement de la ſouveraineté : tous les intérêts s'y oppoſent formellement. Voyez les effets funeſtes de la pluralité de ſouverains, en Hollande & dans la Belgique ; & ſi l'Amérique Septentrionale n'en reſſent pas les maux inévitables, c'eſt qu'elle eſt iſolée, foible, protégée, & le grand livre du temps n'y eſt pas encore dé-

roulé. Lactance disoit que la pluralité de Dieux est une nullité de Dieux. L'unité du souverain est une vérité politique aussi importante que l'unité de Dieu en théologie. La France aura cent quarante mille hommes de troupes, cent forteresses & cent vaisseaux de ligne. Le souverain unique disposera de ces forces pour la sécurité des lys; mais si la France se métamorphosoit en une hydre à quatre-vingt-trois têtes, il faudroit quatre fois plus de dépense pour sa conservation. L'Allemagne, avec une population moindre, entretient huit à neuf cents mille soldats, & chaque procès de village y devient le germe d'une guerre civile. Je dirai aux Parisiens qu'il n'y a point de métropole en Allemagne, parce que la Germanie est divisée; je dirai à chaque département du royaume : voyez ces canons, ces mousquets qui sortent des arsenaux de Berlin, de Vienne, de Munich, de Cassel, d'Hanovre, de Dresde, c'est pour armer les Allemands contre les Allemands : des flots de sang vont couler, parce que les Allemands sont étrangers aux Allemands. L'europe entière est invitée à ce massacre fraternel; le carnage redouble; les villes sont pillées, les campagnes

dévaſtées. Les Calmoucs & les Coſaques ſe diſputent les dépouilles des Allemands vaincus & vainqueurs.

La hiérarchie ingénieuſe des cantons, des diſtricts, des départemens, l'aſſemblée nationale & le roi, cette gradation mathématique jette la France dans un ſeul moule, d'où ſort, par une fuſion parfaite, un ouvrage que vous adorerez quand vous le connoitrez, *la Conſtitution Française*. L'attraction inhérente à notre nouveau ſyſtême politique tend évidemment à réunir des parties détachées ſous l'ancien régime, telles qu'Avignon, la Savoie, Liége & le Brabant. Les forces centrifuges de ce beau ſyſtême n'auront d'action que pour repouſſer les ennemis du dehors. Ce tiſſu indiſſoluble acquiert une vigueur morale par le caractère, l'eſprit & les lumières du peuple Français, dont la conception eſt ſi prompte, qu'il ſuffit de lui préſenter une vérité pour la faire adopter inceſſamment. Cette nation aimable s'aſſouplit à la raiſon avec une facilité étonnante; elle paroiſſoit légère ſous le deſpotiſme; elle rioit, chantoit, ſe moquoit de tout; mais c'étoit la ſageſſe de Brutus qui paroiſſoit fou & diſoit des balivernes ſous le ſceptre des

Tarquins. Quittez votre île, mon cher Burke; venez en France, si vous voulez jouir du plus magnifique spectacle dont l'entendement du philosophe puisse être frappé. Nous nous enfoncerons ensemble dans des grouppes populaires, & vous serez stupéfait des saillies pleines de sel & de bon sens de ce qu'on appelloit autrefois *la canaille.* Ce peuple tant calomnié par les aristocrates, est bon & sensible ; on lui reproche d'avoir coupé dix ou douze têtes ; mais on a tendu des piéges à ses passions, mais il avoit douze ou quinze siècles d'oppression à venger. S'il a demandé le supplice de Favras à la Grève, il a demandé la grace du Suisse aux Champs-Elysées. J'ai été témoin des deux scènes : dans l'une, le souverain étoit morne, chagrin de sa juste sévérité ; dans l'autre, les transports d'une joie éclatante accompagnèrent son acte de clémence.

Les prêtres sont détestés ; & pour les faire abhorrer, il n'a fallu que les démasquer (1).

---

(1) Le bruit a couru, ce carême, que les prêtres vouloient empoisonner la nation à pâques, avec des hosties. Cette fausse rumeur a éloigné beaucoup de païsans du confessional. Plût à Dieu que toutes ces

Je me trouvois dernièrement dans un groupe du

---

tribunes avilissantes restassent vuides ! La prédication est une arme assez dangereuse entre les mains du sacerdoce, sans y ajouter l'arme meurtrière de la confession. Tout citoyen à qui notre superbe constitution est chère, doit se faire un devoir d'éclairer les esprits sur un prétendu sacrement qui compromet la liberté individuelle & la liberté publique. Apprenons aux ignorans, que jamais le fils de Marie, ni aucun de ses apôtres ne connurent le secret des confessionaux; apprenons-leur que les PP. de l'église ne font aucune mention de cette pratique anti-sociale; apprenons-leur que les anciens anachorètes n'auroient jamais habité les déserts, s'ils avoient dû confesser leurs péchés à des hommes. Paul l'hermite, dans sa solitude, durant quatre-vingt-dix ans, ne pouvoit se confesser qu'à Dieu ou à son corbeau. Les PP. du désert mouroient sans recevoir les sacremens, & Saint-Jérôme, leur historien, nous dit que les lions ordinairement faisoient leurs funérailles. Le patriarche *Nectaire*, se doutoit si peu de l'invention plus moderne du confessional, que scandalisé des abus de la confession publique, il l'abolit, en invitant les fidèles de prendre l'Etre suprême pour leur unique confident. Confessez-vous à Dieu, s'écrioit ce saint pontife, & je vous recevrai à la sainte-table.

Les confessionaux ne s'introduisirent dans nos paroisses que sous le règne du monachisme. Ce ne fut d'abord qu'une œuvre surérogatoire pratiquée par les no-

Forum. On en étoit ſur le chapitre inépuiſable

---

vices. Les religieux avoient leurs confeſſeurs, & les religieuſes avoient leurs *confeſſeuſes*. C'étoit le bon ton alors de puiſer les modes & les uſages dans les cloitres. Les gens du monde voulurent s'habiller & ſe mortifier comme les moines. On achetoit fort cher un vieux froc pour ſon enterrement, & on achetoit fort cher une abſolution pour ſon ſalut. Le ſecret des individus, le ſecret des familles, le ſecret de l'état, rien n'étoit caché à la hiérarchie eccléſiaſtique. L'égliſe, en ſubjugant tous les eſprits, ſe rendoit maîtreſſe de tous les bras, de tous les tréſors. Heureuſement, le bandeau ſe détache dans le dix-huitième ſiècle! Sans notre incrédulité, notre philoſophie, notre Voltaire, la Baſtille ne fût tombée que pour faire place à l'inquiſition; notre bravoure n'eût ſervi qu'au triomphe de l'ariſtocratie cléricale. Français, pourquoi êtes-vous libres? Belges, pourquoi êtes-vous eſclaves? Les uns & les autres ont renverſé des citadelles; mais les uns & les autres ne ſont pas philoſophes.

Je ſupplie le petit nombre de citoyens qui croiroient encore aux ablutions ridicules, indécentes, impertinentes de la piſcine ariſtocratique, de ſe rappeller que la *Brinvilliers étoit dévote & alloit à confeſſe après avoir empoiſonné ſon père; & elle empoiſonnoit ſon frere après la confeſſion.* Français, la ſuperſtition eſt incompatible avec votre conſtitution; il faut renoncer à l'une ou à l'autre: pas de milieu. Que toutes les voix ſe réuniſſent, que toutes

des gens d'églife défignés par le fobriquet de *Calotins*. Ce grouppe confiftoit en maçons, ferruriers, charpentiers & autres ouvriers qui venoient fe délaffer des fatigues de la journée par des converfations philofophiques. Je crus faire à moi-feul parade d'érudition, en citant le mot de votre chancelier Bacon, qui difoit que l'hiftoire eccléfiaftique eft *l'hiftoire du brigandage des prêtres*. Quelle fut ma furprife, après des applaudiffemens mérités, d'entendre citer des paffages de Voltaire, Helvétius, Freret, Bayle, Bolinbroke, d'Alembert, Diderot, Rouffeau ! & les commentaires n'étoient pas inférieurs au texte. Le contrafte d'un méchant coftume avec un bon efprit, ajoutoit à mon admiration. On fe croiroit, en vérité, au centre de l'Attique ; & nos Antifthènes, nos Cratès, nos Diogènes, nos Zénon, nos Socrates ne font pas moins dignes du pinceau de Raphaël, que la fameufe école d'Athènes. Jamais les beaux efprits à talons rouges, dans aucune cour de l'europe que je connoiffe, n'ont penfé auffi profondément que

---

les plumes fe coalifent, pour l'extirpation de tout ce qui dégrade & les hommes & les dieux !

nos philoſophes à talons de fer (1). Si cette nation-

(1) A-t-on ſenti toute l'importance de ces nombreux grouppes qui ſe forment journellement au Palais-Royal & aux Thuileries? L'opinion publique s'y élabore, s'y épure comme le miel, au milieu d'un eſſain d'abeilles. Les orateurs du *Forum Français* ſont toujours utiles & jamais nuiſibles; car mille voix étoufferoient celle qui s'écarteroit de la route civique. J'écoute ſouvent en ſilence ces converſations patriotiques; & ma philoſophie eſt édifiée du bon ſens de ce bon peuple tant mépriſé par les Ariſtocrates. Quelquefois je prends la parole, & mon étonnement redouble à l'amour de l'inſtruction, à la ſagacité de ce même peuple qu'il eſt du bon ton ariſtocratique de mépriſer.

Mon zèle m'entoura, vendredi 21 mai, d'un grouppe impoſant. Il s'agiſſoit de préparer les eſprits pour la grande journée du 22. La queſtion m'entraîna dans des diſcuſſions hiſtoriques, dans des développemens politiques dont toutes les périodes furent ſaiſies avec un diſcernement qui feroit honneur au *Forum* de Rome & d'Athènes. Et la ſenſibilité de mon auditoire ſe manifeſta d'une manière non équivoque, après l'apoſtrophe finale que voici: Citoyens, vous m'avez écouté, vous m'avez entendu; mais je vous dirai mon dernier mot demain ſur la terraſſe des Feuillans. Songez que ſi le décret paſſe en faveur des miniſtres, vous aurez la guerre avant la fin du mois. Ne comptez pas ſur la reſponſabilité, car il n'y aura plus de conſtitution. La banqueroute &

ci

ci ſe montre un peuple-roi au ſortir de l'eſclavage ; que ſera-t-elle donc, dans dix ans, à la clôture du dix-huitième ſiècle, où une dernière convention nationale mettra le ſceau à l'œuvre divine? Soyons juſtes : le vrai ſyſtême aſtronomique eſt dû aux Anglais, & le vrai ſyſtême de l'Utopie eſt dû aux Français. Légiſlateurs de la ſphère du Pruſſien Copernic, rendez gloire pour gloire aux légiſlateurs du globe que nous habitons.

La nation Françaiſe étoit préciſément au degré convenable pour opérer une révolution. Avec plus de lumière dans la claſſe infime, chacun auroit abondé en ſon ſens ; avec moins d'aptitude dans la même claſſe, il eût été impoſſible

---

les convulſions inteſtines porteront l'ariſtocratie & le deſpotiſme en triomphe ſur des monceaux de cadavres. Au lieu de ſoixante diſtricts, vous aurez ſoixante Baſtilles, & l'inquiſition ſacerdotale remplacera l'aſſemblée nationale. Le vœu de Maurepas s'accomplira ; cet ennemi du peuple vouloit détruire l'imprimerie ; & les prêtres ajouteront un article à leur abſurde catéchiſme. Les Juifs, diront-ils, ſe font couper le prépuce : il faut que les Chrétiens ſe faſſent couper la langue. Vos oppreſſeurs vous rendront muets, pour vous hébêter, vous aſſervir ſans retour.

aux légiſlateurs de remuer la multitude. La raiſon n'étant pas offuſquée par de fauſſes lueurs, l'amour de l'ordre, cet inſtinct de la nature, qui ſe manifeſte juſques dans les abeilles, nous a préſervés des maux de l'anarchie.

L'opinion publique, toute puiſſante quand elle eſt l'expreſſion de l'intérêt public, eſt aujourd'hui la divinité du Français. Cette opinion jadis ſi fugitive, parce qu'elle n'étoit qu'un bizarre écho de la tyrannie, eſt fixée maintenant ſur les colonnes inébranlables de la liberté. C'eſt elle qui dicte les décrets de l'aſſemblée nationale; c'eſt elle qui préſide dans nos aſſemblées primaires, municipales, adminiſtratives, judiciaires; c'eſt elle qui repouſſe les ariſtocrates & les démagogues; c'eſt elle qui tiendra lieu de chambre haute, de ſénat, de *veto* abſolu; c'eſt elle qui réfute tous les ſophiſmes dont les ambitieux voudroient ſe faire une échelle pour monter au faîte des grandeurs. L'aſcendant des individus, l'aſcendant de nos Démoſthènes eſt nul, abſolument nul. Demandez à Mirabeau, à Barnave, à Monteſquiou, à Rabaud; ils vous diront que les preſtiges de l'éloquence, que la popularité des orateurs tombent ſans l'appui de l'invincible raiſon,

& l'on s'empreſſe d'applaudir les Mauri, les Caſalès, les Deſprémenil, pour peu que la raiſon ſe montre ſur leurs lèvres inſidieuſes. Je révoquerois en doute les merveilles de la réthorique mentionnées dans les hiſtoires Grèques & Romaines, ſi le défaut de l'imprimerie ne donnoit pas la clef de l'enivrement des peuples anciens, à la voix de leurs ſophiſtes. Nos Mounier, nos Bergaſſe, nos Tolendal auroient précipité la Grèce dans l'eſclavage ariſtocratique; mais en France, ils ſont regardés comme des hommes malades par ſyſtême ou par ambition. Ces trois ſénateurs manqués n'étoient propres qu'à briller dans les ténèbres. Auſſi la clarté du jour les a-t-elle fait diſparoître ſubitement. Le procès entr'eux & nous, eſt jugé.

Vous ignorez, monſieur, le véritable ſujet de notre diſpute avec les ariſtocrates. Il s'agiſſoit d'une pyramide poſée ſans deſſus deſſous, & que nous avons eu l'habileté & le courage de remettre ſur ſa large baſe. Les mécontens, les jaloux, les fripons prétendent que la pyramide a beſoin d'un corps étranger, d'un arc-boutant gothique pour ſe ſoutenir long-temps. Ils s'arment de maſſues, de catapultes, de béliers; mais tous

leurs efforts viennent se briser contre la forme pyramidale. Nous parlions, à Londres, avec enthousiasme des pyramides d'Egypte. Vous n'aurez actuellement qu'à franchir le pas de Calais, pour en voir une dont l'aspect vous jettera en extase. Venez, monsieur, je vous la ferai connoître dans tous ses détails. Vous me trouverez digne d'être votre Ciceroné, comme vous m'avez trouvé digne d'être votre ami.

Paris, 12 mai 1790.

Comme mon adresse à M. Burke, *est principalement destinée pour les pays étrangers, il ne sera pas inutile de faire mention ici de la fameuse journée du 19 juin.*

DISCOURS

Prononcé à la barre de l'Assemblée Nationale, par M. DE CLOOTS DU VAL-DE-GRACE (*), *Orateur du comité des Étrangers, à la séance du 19 juin 1790, imprimé par ordre de l'Assemblée Nationale.* (Procès-verbal, n°. 324.).

MESSIEURS,

LE faisceau imposant de tous les drapeaux de l'Empire Français qui vont se déployer le 14 juillet dans le Champ de Mars, dans ces mêmes lieux où Julien foula tous les préjugés, où Charlemagne s'environna de toutes les vertus, cette solemnité civique ne sera pas seulement la fête des Français, mais encore la fête du genre humain. La trompette qui sonna la résurrection d'un grand peuple, a retenti aux quatre coins du monde,

(*) Je laisse subsister ici mon nom de terre, pour ne rien changer au procès-verbal. *Val-de-Grace* est la traduction de *Genadenthal*, *Vallis-Gratiæ*.

& les chants d'allégreſſe d'un chœur de vingt-cinq millions d'hommes libres, ont réveillé des peuples enſevelis dans un long eſclavage. La ſageſſe de vos décrets, Meſſieurs, l'union des enfans de la France, ce tableau raviſſant donne des ſoucis amers aux deſpotes, & de juſtes eſpérances aux nations aſſervies.

A nous auſſi il eſt venu une grande penſée, & oſerions-nous dire qu'elle ſera le complément de la grande journée nationale ! Un nombre d'étrangers de toutes les contrées de la terre demandent à ſe ranger au milieu du Champ de Mars ; & le bonnet de la liberté qu'ils élèveront avec tranſport, ſera le gage de la délivrance prochaine de leurs malheureux concitoyens. Les triomphateurs de Rome ſe plaiſoient à traîner les peuples vaincūs liés à leurs chars ; & vous, Meſſieurs, par le plus honorable des contraſtes, vous verrez dans votre cortége des hommes libres dont la patrie eſt dans les fers, dont la patrie ſera libre un jour par l'influence de votre courage inébranlable, & de vos loix philoſophiques. Nos vœux & nos hommages ſeront des liens qui nous attacheront à vos chars de triomphe.

Jamais ambaſſade ne fut plus ſacrée; nos lettres de créance ne ſont pas tracées ſur le parchemin, mais notre miſſion eſt gravée en chiffres ineffaçables dans le cœur de tous les hommes; & grace aux auteurs de la *Déclaration des droits*, ces chiffres ne feront plus inintelligibles aux tyrans.

Vous avez reconnu authentiquement, Meſſieurs, que la ſouveraineté réſide dans le peuple: or le peuple eſt par-tout ſous le joug de dictateurs qui ſe diſent ſouverains, en dépit de vos principes. On uſurpe la dictature, mais la ſouveraineté eſt inviolable, & les ambaſſadeurs des tyrans ne pourroient honorer votre fête auguſte, comme la plupart d'entre nous, dont la miſſion eſt avouée tacitement par nos compatriotes, par des ſouverains opprimés.

Quelle leçon pour les deſpotes! quelle conſolation pour les peuples infortunés, quand nous leur apprendrons que la première nation de l'europe, en raſſemblant ſes bannières, nous a donné le ſignal du bonheur de la France & des deux mondes!

Nous attendrons, Meſſieurs, dans un reſpectueux ſilence, le réſultat de vos délibérations

ſur la pétition que nous dicte l'enthouſiaſme de la liberté univerſelle.

Ce diſcours prononcé par M. Cloots du Val-de-Grace, Pruſſien, eſt ſigné de trente-cinq commiſſaires de MM. du comité des étrangers de toutes les nations.

Réponſe de M. le Préſident aux députations des différens Pays Étrangers.

MESSIEURS,

Vous venez prouver aujourd'hui à l'univers entier que les progrès que fait une nation dans la philoſophie, & dans la connoiſſance des droits de l'homme, appartiennent également à toutes les autres nations. Il eſt dans les faſtes du monde des époques qui influent ſur le bonheur ou le malheur de toutes les parties du globe ; & la France oſe aujourd'hui ſe flatter que l'exemple qu'elle vient de donner, ſera ſuivi par les peuples qui, ſachant apprécier la liberté, apprendront aux monarques que leur véritable grandeur conſiſte à commander à des hommes libres & à faire exécuter les loix ; & qu'ils ne peuvent être heureux qu'en faiſant le bonheur

de ceux qui les ont choisis pour les gouverner.

Oui, Messieurs, la France s'honorera en vous admettant à la fête civique dont l'assemblée nationale vient d'ordonner les préparatifs ; mais pour prix de ce bienfait, elle se croit en droit d'exiger de vous un témoignage éclatant de reconnoissance.

Après l'auguste cérémonie, retournez dans les lieux qui vous ont vu naître; dites à vos monarques, dites à vos administrateurs, quelques noms qu'ils puissent porter, que s'ils sont jaloux de faire passer leur mémoire à la postérité la plus reculée, dites-leur qu'ils n'ont qu'à suivre l'exemple de Louis XVI, le restaurateur de la liberté Française.

L'assemblée nationale vous invite d'assister à sa séance.

Avant de me revêtir du caractère qui m'amena à la barre de l'assemblée nationale, je m'attendois aux hurlemens des suppôts de la tyrannie. Je devois prévoir que le précurseur de la liberté universelle, l'ambassadeur du genre humain, rencontreroit une foule d'ennemis dans ce qui s'appelle le *corps diplomatique*, & parmi les aristocrates de tous les pays du monde. Leurs

propos font insensés, & les chaînes qu'ils portent font pitié. Ces malheureux devroient me bénir ; mais on a doré leurs fers, & cette dorure leur inspire l'orgueil de l'esclavage.

Au moment de paroître à la barre, en sortant du bureau où je venois de dicter à un secrétaire, la liste des nations qui composoient notre députation, j'apperçus un limier diplomatique qui s'écria : *Je proteste contre pour ma nation*. Or la patrie de ce vil esclave gémit sous la volonté la plus arbitraire.

On ne peut que se louer de la modération des membres du *côté droit* : je ne m'y attendois point. Les Mauri, les Montlausier, les Cazalès ont senti dans le fond de leur cœur qu'ils étoient encore Français, à l'aspect de ces étrangers qui vinrent, le 19 juin, déposer leurs menotes dans le sanctuaire de la liberté. La grandeur de notre démarche imprima dans leur ame le silence de la surprise & du respect humain. L'ex-prélat même qui vouloit faire rayer du procès-verbal le passage de mon discours concernant l'empereur Julien, se servit de périphrases polies & honnêtes.

On a prétendu que notre Arabe étoit un turc

emprunté à l'Opéra, & que le Caldéen n'avoit jamais vu l'Euphrate. Ces ſavans Orientaux ſont trop connus à la Bibliothèque du roi & au Collége royal, pour réfuter pareilles ſornettes. On a dit qu'il y avoit dans ma députation pluſieurs exilés : cela eſt vrai ; j'avois avec moi des magiſtrats Hollandois échappés à la griffe du Stadhouder, des Brabançons Vonkiſtes & des Suiſſes démocrates. M. Sandelin, avocat du général Vander-Merſch, me témoigna le lendemain, au Club des Jacobins, ſes regrets de n'avoir pas été averti de mon ambaſſade. Nos calomniateurs auroient rougi apparemment de ſe préſenter à la barre avec Ariſtide & Thémiſtocles, ces illuſtres victimes de l'oſtraciſme ; avec Olavidès & Trenck, ces illuſtres victimes de l'inquiſition & du deſpotiſme. Un huiſſier qui parle l'anglais & qui paſſe pour ariſtocrate, vint du fond de la ſalle pour cauſer avec nous, s'imaginant que nos Anglais étoient de Chaillot ; on lui répondit en bons termes miltoniens, & il s'en retourna tout confus auprès de ceux de la droite qui l'avoient envoyé vers nous.

On ne nous pardonnera pas les décrets auxquels nous donnâmes lieu ce jour mémorable ;

l'abolition des titres, des armoiries, des livrées, se joint intimement au souvenir de mon ambassade. C'est blasphêmer aux oreilles des petits esprits, que de dire avec Frédéric le Grand : *Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, & méprisez avec moi les noms, les titres & tout l'éclat extérieur.* Le décret qui brise les fers des nations, à la Place des Victoires, semble être le prélude de la délivrance du monde entier. Les sots regrettent ces quatre figures, sous prétexte de la beauté de l'art; mais les sots ne voyent pas que l'enlèvement de ces statues est une des plus belles figures de l'art oratoire. La sculpture ne perdra rien à cette translation, & la réthorique y gagne un mouvement majestueux.

Jamais je n'eûs rien écrit, ni publié, si j'avois redouté la langue & la plume des méchans. Tous mes ouvrages respirent la haîne des abus sacrés & profanes. J'ai renversé les idoles de nos temples & de nos cours, dans la *certitude des preuves du Mahométisme* & dans les *vœux d'un Gallophile*; j'ai prêché la verité & la liberté sous le canon de la Bastille & contre les canons de l'église; j'ai bravé les cardinaux, à Rome, & les

inquisiteurs, à Madrid; & lorsque l'archevêque de Paris me menaça, en 1782, des foudres spirituelles & temporelles, au sujet de ma *dissertation sur les Juifs*, je lui envoyai pour toute réponse ma devise: *Veritas atque libertas.*

Tous les hommes dignes d'être libres, me rendent justice; & je n'aurois certainement pas répondu aux mécontens, s'il ne s'agissoit pas plutôt de la gloire de l'assemblée nationale, que de toute autre considération individuelle.

Hier, 8 juillet, je me rendis au Waux-Hall du Temple, après avoir passé une grande partie de la journée aux travaux du Champ de Mars, à la construction de ce vaste amphithéâtre, où l'audace des Grecs & la grandeur des Romains rendent hommage au génie des Français. Le bal étoit très-animé, quand une conversation très-animée eut lieu entre un chevalier de saint-Louis, un président de section, & moi. Ces deux messieurs paroissoient bons patriotes; mais l'abolition de la noblesse leur causoit de vives alarmes. La révocation de l'édit de Nantes n'aura pas été plus funeste à la France, disoit l'un; tous les princes de la terre vont se liguer avec nos gentilshommes, nos magistrats, nos prélats, pour détruire la république, disoit

l'autre. Ces lamentations m'auroient fait trembler, si je n'étois pas muni de quelques grains de philosophie & de politique.

Jamais l'union des princes n'a été ni durable, ni redoutable. La ligue de Cambrai, celle des Guises, celle de Dresde, & tant d'autres ligues funestes aux ligueurs, devroient rassurer les esprits les plus foibles. Il n'y a de bonnes ligues que les ligues défensives, comme celle de Smalcalde & la ligue Germanique. L'Espagne, dit-on, va s'unir avec l'Angleterre ; la Prusse avec l'Autriche, pour venger la cause des rois contre l'insurrection française. Les Bourbons de Madrid, de Parme & de Naples, sont furieux de n'être plus nobles à Paris, depuis le 19 juin. Ces idées offertes avec des accessoires romanesques, font une certaine impression dans l'ame de bons citoyens dont la sphère ne s'étend pas hors de l'enceinte d'une ville. Ma réponse est sans réplique. Le roi de Prusse gagne à la révolution de France tout ce que le cabinet de Vienne y perd. Le roi d'Espagne perderoit ses colonies, en affoiblissant la France. La fable du lion qui partage le butin, vous garantit l'alliance Espagnole & l'alliance Prussienne. Sans doute que

tous les rois voudroient étouffer la liberté sur la terre ; mais d'autres intérêts leur dictent des combinaisons différentes. Souvent les despotes ont créé des républiques. Henri IV, en Hollande ; Elisabeth, en France ; Louis XIII, en Catalogne ; Louis XIV, en Sicile, en Portugal, en Hongrie ; Louis XV, à Gênes ; Louis XVI, à Boston ; Frédéric-Guillaume II, à Liége & en Pologne ; Catherine II, en Suède. Tous ces monarques absolus ont prêché l'insurrection à des peuples asservis. Comment expliquer ce phénomène ? c'est par la maxime que de deux maux il faut choisir le moindre ; or les hostilités d'un ennemi puissant, la perte d'une bataille ou d'une province sont de plus grands maux que tout le mal enseveli dans le futur contingent ; & la liberté d'un peuple voisin ou éloigné inquiète moins les tirans, que la rupture de l'importante balance politique ; rupture qui entraîne les empires dans le gouffre de la monarchie universelle.

Après avoir encore allégué à ces messieurs d'autres raisons rapportées dans mes ouvrages, on insista sur l'émigration des familles nobles, sur les revenus de leurs terres qui alimenteroient l'industrie & la population des nations rivales. Ces

instances ne me parurent pas moins frivoles. Je n'eus pas de peine à y répondre, malgré les distractions de la danse & de la musique. Nous étions appuyés contre une colonne de la rotonde, & la gaîté du spectacle me fit penser aux attraits, aux agrémens physiques & moraux dont la France & sa capitale sont douées de préférence à toutes les régions de l'univers (1). Non-seulement, dis-je, vous fixerez les Français en France; mais vous y attirerez tous les étrangers auxquels une fortune disponible permettra le choix d'un domicile. Vos gentilshommes mécontens & riches, sont arrêtés par le décret qui abroge le droit de primogéniture & de masculinité; les cadets mâles & femelles retourneroient bien vîte en France, pour profiter

(1) J'ai constamment aimé la France, quoique mon berceau fût troublé, mon patrimoine rançonné, mes foyers ravagés par les armées Françaises. J'écrivis mes *vœux d'un Gallophile* en 1784; je les publiai en 1785, & les réimprimai en 1786. Mes derniers voyages & la révolution actuelle, ont infiniment ajouté à cet amour presque inné, à cet instinct du beau & du bon, qui date de ma sortie du collége du Plessis-Sorbonne, & de mon entrée à l'école militaire de Berlin.

d'une loi qui n'exifteroit point pour eux dans les autres royaumes. Quant aux gentilshommes pauvres, ils n'ont pas de quoi faire le voyage; & d'ailleurs, vous ne regretteriez pas la cape & l'épée qu'ils emporteroient avec eux. Ne craignez pas les émigrations; raffurez-vous. Des hommes formés par la nature pour l'induftrie & le commerce, étoient condamnés, par le préjugé, au carnage & à la pauvreté. Le blazon étoit un brevet de fang & de misère pour la plupart des ci-devant nobles. On les délivre d'un fardeau, & vous leur fuppofez des regrets. L'opinion vient à leur fecours, & vous voulez que l'opinion faffe leur défefpoir. Une vaine fumée fe diffipe, pour laiffer briller la liberté, l'opulence, la vertu nationale, de tout leur éclat; & des efclaves affranchis abandonneroient leurs foyers, trahiroient leurs pénates, parce que certains colliers ne les diftingueront plus de la multitude! Non, meffieurs, vous ne connoiffez pas le cœur humain, en préfumant que vos gentilshommes pauvres iront valeter dans les cours étrangères; & vous n'avez pas approfondi la fageffe de votre conftitution, en fuppofant que vos gentilshommes riches dépenferont les reve-

nus de leurs terres, par-delà les mers, ou dans des contrées ultramontaines. La prétendue coalition des rois, & la prétendue émigration des nobles, sont des chimères dont l'imagination se joue long-temps, & que la raison fait évanouir bientôt.

Si vous me disiez que la charlatanerie ecclésiastique se voyant démasquée, que des fourbes en perdant le débit de leurs drogues & la jouissance de leurs bénéfices, cabaleront, intrigueront, calomnieront jusqu'à la mort, je serois de votre avis. Je vous livre ces charlatans tonsurés, en les laissant crier au charlatanisme des adversaires de l'aristocratie. En général, quiconque parle au public, semble vouloir monter sur des treteaux. Les malveillans comparent les médecins aux empyriques; mais on n'est pas la dupe des malveillans. Le mensonge porte souvent les couleurs de la vérité; il en est de cela comme de la cocarde nationale; elle est attachée au chapeau des amis & des ennemis de la constitution; mais ce ruban tricolore n'empêche pas de savoir si monsieur un tel est patriote ou aristocrate. Que pensoit-il avant la révolution? quelle conduite a-t-il tenue pendant

a révolution ? Ses écrits, ſes diſcours, ſa vie entière parleront pour lui ou contre lui.

JEAN-BAPTISTE CLOOTS A Mme. DE BEAUHARNOIS,

SALUT:

Paris, , 15 juillet, 1790.

NOUS avons vaincu, nous avons triomphé, & vous n'y étiez pas ! accourez, madame, accourez. Soyez témoin de l'allégreſſe d'un peuple libre qui, dans ſon heureux eſſor, prend ſa place entre les Grecs & les Romains. Nous croyons maintenant aux récits merveilleux du père de l'hiſtoire & de ſes émules les Thucydide & les Tite-Live. Je ne vous ferai pas la deſcription d'une ſolemnité qui efface le ſouvenir de toutes les fêtes anciennes & modernes. Le tableau que j'ai eu douze heures devant les yeux, ne ſauroit ſe rendre, ni avec le pinceau, ni avec la plume, ni avec la langue. Le local préparé par nos propres mains, eſt étonnant par ſa grandeur, ſa

ſimplicité, ſa ſituation. Imaginez-vous le plus vaſte coliſée du monde, dont les beaux côteaux de Chaillot, de Paſſy, de Meudon & de Montmartre font le couronnement; & les branches touffues de huit rangées d'arbres, forment une cravatte verte qui enveloppe le cirque, & fait reſſortir trois cens mille ſpectateurs dans un cadre gracieux. L'arc de triomphe, le pont ſur le fleuve, l'autel d'un bon ſtile, & le palais à la romaine, offroient un enſemble enchanteur, avec tous les drapeaux, toutes les bannières, toutes les armes offenſives & défenſives de l'empire Français. Le canon, la muſique, les applaudiſſemens faiſoient trembler le ciel & la terre.

J'étois à la tête des étrangers, dans les tribunes du palais, en qualité d'ambaſſadeur du genre humain, & les miniſtres des tyrans nous regardoient d'un œil jaloux & mal aſſuré. Cette fête nationale vous tranſporte à deux mille ans en arrière, par je ne ſais quelle teinte d'antiquité; elle vous tranſporte à deux mille ans en avant, par les progrès rapides de la raiſon dont cette fédération eſt le fruit précoce & délectable. Je ne vous dirai pas, madame, tout ce que j'ai éprouvé hier; mon cœur eſt ſenſible & mon pa-

triotifme ardent : devinez le refte, & arrivez bientôt (1).

Madame la (ci-devant) comteffe de Beauharnois s'étoit retirée de Paris, dans la chaleur de notre grand conflit politique. Comme cette Mufe

---

(1) On auroit pu défirer un plus beau temps ; mais toute réflexion faite, quelques ondées font préférables à l'ardeur de l'atmofphère. C'eft peut-être encore là une faveur de la providence qui, depuis le commencement de la révolution, ne ceffe de réfuter les ariftocrates & les athées. Qui fait jufqu'où l'idolâtrie provinciale pour le roi des français, nous auroit mené, avec un coup de foleil fur nos têtes combuftibles ? la pluie n'a jamais tué perfonne ; mais la chaleur étouffa le philofophe Thalès aux jeux Olympiques. Et nous avions, le 14 Juillet, plus d'un Thalès & plus d'un Solon à conferver. Ce qui m'a frappé fur-tout, & ce qui frappera bien davantage la poftérité, c'eft le nombre de perfonnages illuftres, de grands écrivains, de profonds légiflateurs, d'hommes de génie dans tous les arts & toutes les fciences, qui affiftèrent à cette fête incomparable. Ni la vallée de Pife, ni les jeux Pythiques & Ifthmiques, dans aucun fiècle de la Grèce, loin de remporter la palme, ne fauroient difputer cette gloire à notre Champ de Mars.

avoit formé depuis long-temps le projet de voyager en Italie, elle céda facilement à la terreur panique & aux suggestions des mécontens. Elle revient enfin ; & son patriotisme ayant passé par le creuset aristocratique, n'en sera que plus pur & plus inébranlable.

La sensibilité du cœur influe sur les facultés de l'esprit ; & celui-ci ne seroit jamais la dupe de l'autre, si tous les deux n'avoient point de fibres. Notre cœur condamne plusieurs accessoires de la révolution, & notre ame les approuve. Il y a des personnes dont l'ame est en équilibre avec le cœur ; voilà nos impartiaux : d'autres individus ont le cœur plus gros que la tête ; voilà nos aristocrates. Le patriote est celui dont la judiciaire est à l'abri des petites passions, & dont la marche n'est pas arrêtée par les ruisseaux qu'il rencontre sur sa route. Diogène cherchoit un homme avec sa lanterne, & les Français ont trouvé une constitution avec leur lanterne. Pascal avoit un cœur qui lui faisoit voir des abîmes dans sa chambre ; & l'immortel abbé Sieyes voit aussi un abîme où sont englouties les gerbes ecclésiastiques.

Quel fléau que la liberté de la presse, s'é-

crioit un bon homme ! On vilipende les plus honnêtes gens, & les écrits calomnieux sont aussi communs que les caqueteries calomnieuses. J'en conviens; mais le mal porte avec lui son remède. On est moins facile à croire les historiettes, les anecdotes scandaleuses : & l'homme connu par son civisme, trouvera par-tout autant d'avocats que de bons citoyens. Vous avez du talent, ou vous n'en avez pas; dans le dernier cas, la sphère de votre activité sera assez étroite pour y faire connoître vos vertus domestiques; & dans l'autre cas, vous planerez comme l'aigle, vous n'entendrez pas les croassemens des grenouilles.

Sous l'ancien régime, nous étions susceptibles & mous; un pamphlet vous auroit poignardé, une plume vénale, un vil compilateur, une langue empoisonnée pouvoient nuire à un galant homme. L'aigle étoit forcé de ramper avec des reptiles. Les boudoirs, les antichambres, la police, la bastille & l'œil de bœuf protégeoient les Desfontaines, les Fréron, les Royou & consorts. Il en étoit de la feuille des imprimeurs comme de la feuille des bénéfices : la bassesse, l'intrigue & l'infamie revêtues d'un privilége exclusif, écrasoient la vertu, le talent & le génie.

Nous avons tous nos foibleſſes. Exiger de l'homme la perfection, c'eſt vouloir que le ſoleil ſoit ſans taches. La ſociété ne ſauroit jetter qu'un regard fugitif ſur les détails biographiques : à peine connoiſſez-vous à fond trois ou quatre amis, & vous voulez que le public aille s'arrêter ſur des chuchoteries vraies ou fauſſes, ſur des contes que les méchans inventent & que les oiſifs colportent. Non, non, la liberté indéfinie de la preſſe eſt un bien réel, & ſes inconvéniens ſont mille fois plus légers que les inconvéniens contraires. Cela me rappelle le mot de ce Lord à qui un français *d'autrefois* reprochoit l'inſolence des payſans anglais. *Tant mieux*, répondit Milord, *ils étoient moins inſolens, il y a vingt ans, parce qu'ils étoient moins heureux ; & j'eſpère que dans dix ans, ils ſeront plus inſolens qu'aujourd'hui.*

La nation Françaiſe ſera toujours polie, quoique libre & heureuſe ; parce que la politeſſe entre pour beaucoup dans les illuſions de ſon amour propre. Tous les étrangers auront obſervé avec moi que l'épithète de *groſſier* affecte ſingulièrement les français de la claſſe la plus reculée. Comme j'étudie les nations depuis le

cedre jusqu'à l'hysope, j'ai eu occasion d'apostropher quelque habitant du fauxbourg saint-Antoine : *mon ami , vous n'êtes pas françois, car vous me faites une querelle d'allemand.* Cet homme se radoucit tout-à-coup , il veut s'expliquer, le calme renaît sur son visage. C'est un don de la nature : & les législateurs d'un peuple aussi aimable, profiteront de ce ressort, pour la plus grande prospérité nationale. Madame Tibulle-Villette a exprimé une pensée sublime qui peint d'un trait sa nation. *Mon frère*, me dit-elle , *car les bons citoyens sont frères , nous avons pleuré hier au champ de Mars , & je ne saurois croire qu'il se soit commis, en France , un seul crime ce jour-là.* Du sublime dans la bouche d'une jolie femme ! Aux accens de *belle & bonne*, les manes de Voltaire ont tressailli de joie.

Heureuse & trois fois heureuse une *constitution* qui rend à la bonté humaine son influence première, & qui ôte à la méchanceté humaine sa puissance usurpée ! *Constitution* qui nous place sous la Loi uniquement ; *constitution* qui convient aux philantropes & aux misantropes, à Socrate & à Timon, à Héraclite & à Démo-

crite. Il me ſemble voir ces philoſophes anciens paroître à la barre de l'aſſemblée nationale, pour abjurer tout ce qu'il y avoit d'exagéré dans leurs opinions reſpectives.

Adresse a mes Commettans.

Frères et Amis,

Vous avez appris le ſuccès de ma miſſion. Un ſouverain triomphant a écouté la voix de l'ambaſſadeur des ſouverains opprimés. L'accueil & les applaudiſſemens d'un peuple-roi annoncent l'aurore du bonheur aux nations aſſervies. Vous êtes nés eſclaves malgré vous ; mais vous vivrez libres malgré les tyrans. Le moyen de briſer vos fers n'eſt plus un ſecret. Appellez la liberté. Dites : *Que notre volonté ſe faſſe ;* & votre volonté ſera faite.

De vaſtes frontières, jadis les boulevards du deſpotiſme, vous ſerviront déſormais de point d'appui, pour arracher vos enfans à la gueule des monſtres inſatiables. Ce point d'appui, qu'Archimède chercha vainement pour enlever la Terre, & que le Clergé, ſelon Hume, trouva dans le Ciel, vous, mes frères, vous le trou-

verez en France, pour renverser les trônes, briser les sceptres, déchirer les diadêmes des usurpateurs.

Je sais que des bruits insidieux, des rumeurs calomnieuses, circulent dans l'obscurité de vos prisons; je sais que vos geoliers laissent flotter les voiles sombres de leur imagination inquiète autour de vos tristes demeures. Le mensonge & les ténèbres retardent la chûte des oppresseurs du genre humain. Si vous étiez mieux informés, vous auriez recours à l'émigration, vous ne craindriez pas les faveurs de la cité Française; cité dont un jour les rois étrangers seront aussi jaloux de briguer les honneurs, & qu'ils obtiendront aussi difficilement que ces princes de l'antiquité, qui supplioient l'Aréopage d'inscrire leurs noms sur le tableau des citoyens d'Athènes.

On vous dit que les mécontens grossissent chaque jour ici; on vous dit que les contribuables se refusent aux contributions; on vous dit que la banqueroute totale ou partielle est inévitable. Est-ce en augmentant la richesse publique des biens de l'Eglise? est-ce en mettant des bornes aux rapines des publicains & des courtisannes? est-ce en faisant monter les nobles au

grade de citoyen, que les mécontens emporteront la balance ? Eſt-ce en rendant à la morale toute ſon influence, & au peuple toute ſa vertu native, que nous verrons les perceptions légales faire place à l'infame banqueroute ? Il n'y a pas un ſeul Français qui ne rougiſſe, il n'y a pas un ſeul homme qui ne frémiſſe, en ſongeant à la honte ineffaçable dont ſe couvriroit un peuple qui, en arborant le bonnet de la liberté, n'auroit montré que le bonnet des banqueroutiers. Ce peuple vil ne ſeroit pas long-temps libre. Et cet exemple exécrable retarderoit la délivrance du monde : il riveroit peut-être à jamais les écrous de l'ariſtocratie univerſelle. La fête du 14 juillet, la pâque civique, auroit donc été un jour de deuil ? Et les Français ſe feroient-ils raſſemblés ſur les bords de la Seine, comme les Grecs ſur le promontoire de Sunium, au retour du vaiſſeau de Théſée, couvert des marques lugubres de la douleur & du déſeſpoir !

Il eſt rare que les peuples libres faſſent des baſſeſſes. Et la Nation Françaiſe étoit trop pénétrée de la gloire nationale ſous des maîtres tyranniques, pour ſe dépouiller de ce grand caractère ſous le fanal de l'indépendance : fanal

qu'elle n'auroit pas acheté trop cher avec les trésors & les dévaſtations d'une longue guerre civile, que ſa vertu & ſa philoſophie lui ont épargnée. O ! mes frères, mes compatriotes ! ſi vous aviez vu les François affronter la mort à la Baſtille & danſer ſur les ruines de la Baſtille ! ſi vous les aviez vu chaſſer les légions ennemies du champ de Mars, & convoquer les légions amies dans le champ de Mars ! ſi vous les aviez vu ſe dévouer à la patrie, & jurer de ſacrifier leur vie & leurs biens à la patrie ! ſi vous aviez vu tout ce que je vois, vous diriez, vous crierez avec moi, en verſant des larmes : *Ces braves gens-là faire banqueroute ? Dieu, quelle impoſture* ! ...... Ah ! je m'arrête, mon cœur ſe gonfle & mes larmes coulent en abondance.

Que n'ai-je la voix de Stentor, ou les cent mille voix de la renommée, pour faire entendre à toute la Terre les éloges du nom François ! Mais n'importe, j'emboucherai la trompette de la verité, en dépit du tumulte des cours & de la malice des courtiſans. J'impoſerai ſilence aux calomniateurs, avec le carillon national de France. Je porterai la joie dans les carrières de Denys. Le tocſin ſonnera, les tyrans pâliront, & l'univers ſera libre.

Note. Des perſonnes qui n'éprouvent jamais les douces émotions de la ſenſibilité, croiront que c'eſt pour arrondir une phraſe, pour terminer une période, que je fais couler mes larmes. Erreur. J'étois rempli de mon ſujet, j'étois ému par le contraſte des bonnes actions avec la noirceur d s mauvaiſes paroles, lorſque la muſique militaire ſe fit entendre dans ma rue. Je mets la tête à la fenêtre : c'étoit un détachement de la garde nationale pariſienne qui reconduiſoit avec les ſignes de la cordialité, de la fraternité, de l'hoſpitalité, une bannière de ſes frères d'armes de la province. Les effuſions du cœur, les étreintes de l'amitié qui donne, & de l'amitié qui reçoit les baiſers de paix ; les couplets patriotiques & les accollades patriotiques, me frappèrent par tant de points de contact, que je pleurai durant une heure avec des étouffemens redoublés. L'hiſtoire de douze mois ſe préſenta devant mon eſprit, avec toutes les circonſtances qui couvrent de lauriers les Pariſiens, & généralement tous les François. Des hommes armés & unis par l'amour de la liberté, forment une phalange ſacrée, que je ne ſaurois voir ſans attendriſſement ; & le moindre mortel, dans un pays libre, me paroît mieux paré dans ſes haillons, que les ſuperbes ſatrapes d'un deſpote avec leurs étoffes d'or & leurs diamans de Golconde.

Jean-Baptiste CLOOTS

a Charles STANHOPE,

Salut:

Vous êtes président d'une société qui mesure avec sagesse les véritables bases du bonheur des nations. Mes ouvrages prennent leur direction naturelle en se déroulant devant vos yeux. Vous avez rendu hommage à la Constitution française, & vous rendrez justice à l'apologie de cette même Constitution. Je commence par disposer favorablement votre esprit, en vous refusant le titre de Lord. Je croirois manquer de respect & à vous & à l'assemblée nationale, & par conséquent à la raison, en reconnoissant nulle part sur la terre, d'autres Nobles que les Citoyens, & d'autres Souverains que les Peuples. Nos décrets sont fondés sur la nature, & par-tout où la nature sera consultée, on écoutera les oracles du corps constituant de France.

Mon zèle, au défaut de mes lumières, a été de quelque utilité à la bonne cause. Ce n'étoit pas assez d'avoir pour nous la vérité, la force & les talens, il falloit encore arracher la multitude aux souplesses des sophistes, & préserver

les élus de la corruption des grands. Je n'ai épargné ni peine ni ſoins; & le repos s'éloignoit de moi, quand les difficultés s'approchoient de nous. Enfin, j'ai eu la ſatisfaction de couronner mes travaux, le 19 juin. Ma harangue à la barre fit tomber les fers aux nations enchaînées à la place des Victoires; elle fit effacer les inſcriptions injurieuſes, abattre les armoiries, ôter les livrées, anéantir les titres de nobleſſe. Je fus la cauſe occaſionnelle de cette ſéance mémorable, & je mourrai de joie, ſi je puis être la cauſe directe de la félicité univerſelle. Ah! quand danſera-t-on à Spandau & en Sibérie? Conſolez-vous, priſonniers miniſtériels; un rayon d'eſpérance vient luire dans la profondeur de vos cachots: apprenez le ſort de la Baſtille & des *Baſtilleurs*. Le célèbre la Tude a gémi trente-cinq ans ſous les fouets du Tartare, & maintenant la Tude va goûter les plaiſirs des Champs-Élyſées, ſur le même ſol qu'il inonda de ſes larmes.

Généreux Stanhope, votre philantropie doit ſe plaire, & avec les tableaux réels que je peins, & avec les images qu'enfante mon imagination: uniſſons-nous, & toutes ces images s'animeront comme

comme la ſtatue de Galathée. Votre réponſe à Edmond Burke eſt très-ſatisfaiſante; & je n'aurois pas écrit mon *adreſſe*, ſi la fécondité de cette matière ne m'avoit pas fait enviſager la queſtion ſur des ſites nouveaux. La manie de répéter autrui n'a jamais été la mienne. Je ſuis là-deſſus d'une délicateſſe ou d'une pareſſe très-louable. Je m'applique à moi-même le dilemme que j'oppoſe aux Chrétiens : ou la morale de l'Évangile eſt contraire à la nature, ou elle eſt conforme à la nature. Dans le premier cas, elle ne vaut rien; & dans l'autre cas, elle n'appartient point à Jéſus-Chriſt. Si tous les auteurs étoient originaux, on feroit moins effrayé en ouvrant les bibliothèques. L'imitation de la nature fait l'éloge des écrivains profanes, & la ſatyre des écrivains ſacrés.

Votre ſociété de la révolution rend un ſervice inappréciable à l'humanité, en apprenant aux anglois à ſympatiſer avec les français. La perverſité des Miniſtres a diviſé ces deux peuples au moral, comme le trident de Neptune les a diviſés au phyſique. C'eſt à la philoſophie de réparer les fautes des hommes & des dieux. Prêchons la Conſtitution françaiſe ſur les toits,

& nos profélytes nombreux atteſteront à la terre que le règne du menſonge eſt paſſé. Les apôtres du bonheur public lutteront avec ſuccès contre les apôtres du malheur public. La France par ſon étendue & ſa poſition & le caractère de ſes habitans & l'univerſalité de ſa langue, délivrera inceſſamment le continent du joug politique. On nous menace d'une coalition infernale. Menace abſurde. La guerre ſeroit plus nuiſible aux tyrans que la paix. Nous diſtribuerions à nos ſoldats autant de brochures que de cartouches; & la *Déclaration des droits de l'homme* ſeroit un des principaux articles de nos munitions de guerre. Les priſonniers que nous ferons & les priſonniers qu'on nous fera, ſerviront également à la propagation de notre doctrine. Nos provinces Allemandes convertiront les Allemands; nos provinces Flamandes, Italiennes, Suiſſes, Eſpagnoles, feront tomber le bandeau ariſtocratique aux peuples voiſins. Le Rouſſillon, la Navarre, la Corſe, la Provence, le Dauphiné, la Franche-Comté, l'Alſace, les Ardennes & le département du Nord, ſont déſignés par le doigt de Dieu, pour le châtiment des magiſtratures uſurpées. Si nous ne briſons pas toutes

les idoles des Gentils, au moins resteront-elles dans leurs niches; & vous savez que les voyages des rois sont aussi funestes à la liberté, que les processions de Vitznou sont funestes aux dévots de Jagrenad. Nos provinces limitrophes perdroient, par le démembrement de la France, le numéraire de nos garnisons & les bienfaits de notre législation: ces contrées libres & belliqueuses rendront la république impénétrable à l'ennemi.

Le fléau de la désertion n'éclaircira plus nos lignes. Nos soldats sont Citoyens, & leur paye actuelle sollicitera une désertion inévitable dans les cohortes étrangères. On attribue à certaines puissances, le projet de tirer un cordon pour se préserver de la peste française: ce moyen est efficace en Hongrie; mais ici tout le cordon voudra s'inoculer le mal prétendu. L'embarras des cabinets est au comble. Madrid, Turin, Rome, la Haye, Vienne & Naples, ont prodigué l'or à pure perte, pour opérer une contre-révolution à Paris. Les tyrans ne savent à quel saint se vouer, & les ministres redoutent la responsabilité. Et si votre beau-frere Pitt craint du tapage dans son île, qu'il fasse en sorte de

ne pas augmenter la dette & les impôts. La paix, la paix eſt néceſſaire chez vous & par-tout. Exhortons les ariſtocrates à s'exécuter de bonne grace. Ils auront le mérite d'une démarche que la force des choſes amenera, dans peu, ſur toute la circonférence du globe. Ainſi ſoit-il !